

Comment dire aux gens qu'on les aime ?

[Extraits de *L'Univers poétique de Jacques Brel*, L'Harmattan 1998)

La « sympathie » poétique

Étymologiquement, la *sym*-pathie, c'est l'aptitude à *souffrir avec*. C'est bien entendu une capacité humaine répandue, tant chez l'Enfant qui souffre avec l'animal blessé auquel il s'identifie que chez le Sage qui aide de toute sa compassion son frère humain dans la douleur. Mais c'est aussi une capacité particulière du poète qui entre en résonance avec tous les maux de la terre comme s'il s'agissait des siens : « Je est un autre », dit Rimbaud, mais on peut aussi bien renverser la formule en affirmant que pour le poète *l'autre* est un *je*.

Ces remarques donnent, nous semble-t-il, leur vraie dimension à un certain nombre de propos de Jacques Brel, dont ceux-ci : « J'aime bien les gars qui disent : *ah, çà me fait mal !* Ce n'est pas de la faiblesse, c'est de la sensibilité, c'est de la tendresse ou de la chaleur. En réalité, ce sont des hommes qui ont *mal aux autres* ». Et c'est précisément ce *retentissement de l'autre en lui-même* qui constitue largement le « moi poète » de Brel, et qui le conduit à écrire (chanter, crier, gémir) en disant « je ».

La sympathie poétique n'est pas propre à Jacques Brel. Elle caractérise toute poésie *lyrique*. L'on se souvient de l'exclamation qu'adresse Victor Hugo à son lecteur, au début des *Contemplations* : « *Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi !* » Il se produit un mouvement de va-et-vient entre la douleur de l'écrivain et celle des hommes. Avoir mal aux autres, c'est s'identifier à eux, c'est intérioriser leur blessure ; c'est aussi prendre conscience en soi-même d'une souffrance similaire. Pour sortir à *la fois* de son mal individuel et du mal de l'autre auquel il retentit, le poète a besoin d'exprimer, de *sentir avec*, de communiquer. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'étonnante déclaration par laquelle Brel explicite son profond désir de communiquer par des textes : « *C'est très difficile de dire aux gens qu'on les aime... Ce mot a été tellement pillé qu'il ne veut plus rien dire exactement. Et puis, j'arrive à me le dire, mais je n'arrive pas bien à le leur dire. J'écris des chansons qui me paraissent à moi, non pas « d'amour », mais de **cette sorte d'amour qui me tient debout finalement dans la vie** [...]* ».

Ces propos nous font comprendre aussi que la sympathie poétique ne conduit pas à la complaisance. L'intensité du « mal aux autres » conduit au cri, et même à la violence satirique, lorsqu'on voit les autres trahir leur humanité, gâcher leur vie dans le conformisme, ou illustrer des reniements par lesquels on se sent soi-même tenté. Qui aime bien châtie bien. En même temps, nous pressentons la difficulté qu'il peut y avoir, pour ces autres à qui le chanteur révèle leur « mal », à répondre à son offre d'amour.[...]

[L'objet de la quête]

Brel a naturellement repris dans ses interviews le thème de la quête si magnifiquement exprimé dans la chanson de *Don Quichotte*. Il faut rêver, il faut partir, il faut aller jusqu'au bout de l'aventure même s'il s'agit d'une erreur, il faut tenter d'*atteindre l'inaccessible étoile*. [...]

Tout le problème est de savoir si l'objet de la quête doit être trouvé, et plus précisément, si l'objet de la quête n'est pas un prétexte, le *mouvement de la quête* étant ce que l'on cherche vraiment. Brel le laisse entendre dans son fameux distique : « *Mon père était un chercheur d'or / L'ennui c'est qu'il en a trouvé.* »

[En réalité], le vrai mouvement qui anime Jacques Brel, écrivain et chanteur s'adressant au public sur le mode lyrique, est en effet ce *mouvement d'amour* dont il a si bien parlé : ce besoin à la fois d'aller vers les autres pour leur communiquer ce qu'il trouve en lui-même (son univers intérieur) et pour leur dire combien il retentit lui-même à toutes les souffrances humaines qui sont aussi les siennes. S'étonner sans cesse devant l'étrangeté du monde, se poser tous les « pourquoi » de la vie, vouloir conjurer par la satire la menace d'ankylose qui pèse sur chacun, dramatiser des rêves que l'on fait partager, chanter les nostalgies et les déchirures de tout son être, même si l'on ne trouve pas la « clef » de tant de mystères (l'objet de la quête), c'est pourtant *déjà* vivre et faire vivre cet idéal de liberté, de fraternité et de transparence que la quête poursuivait. Faire partager aux autres la quête du sens, c'est déjà leur offrir le sens de cette quête.

De ce point de vue, Brel peut faire songer à cette formule de Roland Barthes : « *Pour l'écrivain, la littérature est cette parole qui dit jusqu'à la mort : je ne commencerai pas de vivre avant de savoir quel est le sens de la vie.* » Pour connaître ce sens, en effet, l'écrivain se met à produire une œuvre, à transformer son questionnement en littérature, à *créer*. Et ainsi, sans totalement s'en rendre compte, le voici qui réalise ce « sens de l'existence » qu'il pensait n'avoir pas trouvé. Il croit poursuivre jusqu'à sa mort le « grand œuvre » qui lui paraît inaccessible, et il lui suffit de se retourner pour voir qu'il l'a en grande partie réalisé à travers la somme des ouvrages qu'il laisse dans son sillage...

C'est là peut-être une vérité générale. On croit souvent que l'objet de la quête est *au bout* du chemin ; cette illusion motrice nous fait partir les yeux rivés vers ce paradis d'amour qu'on croit trouver là-bas, au loin, très loin ; et c'est pourtant la simple route, le cheminement opiniâtre vécu au milieu de compagnons, qui fait trouver cet amour dans le seul acte de le chercher toujours. La Terre promise est dans la marche vers la Terre promise...

[**Note de l'auteur**, ce 30-06-2012 : je me rends compte, en reproduisant ces lignes, à quel point j'y ai projeté des interrogations issues de ma propre expérience d'écrivain. B.H.]